Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 42

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185940

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Ditès-vâi, l'hommo, vo z'âi l'ai gaillâ étounâ dè mè trovâ quie appondu à voutra tserretta ! l'est portant bin simplio ; vouaiquie l'afférè : Quand y'iro dzouveno, mè su z'u mau conduit, et po ma pounechon, m'a faillu preindrè la forma de 'na bîte, coumeint cé râi de Babylone qu'on lâi desâi Nabuchodonosor. Vouaiquie porquiè mè trâovo ique ; mâ mon teimps est fini et vu retornâ dein mon coveint d'aboo que vo m'arâi déborellâ.

— Eh ! te possiblio dein lo mondo ! se fe lo pourro monnâi ein se lameinteint. Que vâo te derè ma pourra Janette ! Et mè que vo z'é tant z'u battu, rollhi, mau soigni, trâo tserdzi, et laissi dzâocâ dâi z'hâorès dévant lè cabarets ; ne su qu'on misérablio ! et tot ein sè lameinteint, sè dépatsivè tant que poivè dè doutâ lo bori.

— Tant pi por mè, se repond l'autro, vo z'âi bin fé, l'avé bin amretâ. Adieu-si-vo ! et s'ein alla.....

Cauquiès dzo aprés, lo monnâi qu'étâi retornâ à l'hotô coumeint l'avâi pu, s'ein va à la fâire dè Bullo, po ratsetâ on bourrisquo, et la premîre bîte que vâi, l'est son pourro *Guelin*. Adon noutre n'hommo ne dit pas lo mot, s'approutsè tot bounameint, po que nion ne l'ouïè et subliè à l'orolhie dè l'âno :

— Pourro Pére ! parait que vo z'ein âi onco fé dè iena !

Voici un avare d'une espèce nouvelle et que nous préférons, certes, à bien des prodigues.

Il est riche, très riche, et son train de vie est des plus ordinaires : il ne correspond par lettre avec personne, pour s'épargner des frais de timbres-poste. Forcé un jour d'entrer dans un café, il ne prit pas de consommation. Mais voulant laisser un bénéfice à l'établissement — c'était le soir — il baissa la flamme de tous les becs de gaz de la salle où il était. On peut d'après cela juger de son avarice et de son goût pour l'épargne.

Eh bien ! cet avare vient de donner un exemple de prodigalité héroïque.

Une dame, veuve de l'un de ses amis d'enfance, vient l'autre jour lui demander un service d'argent. Il avait justement devant lui, en ce moment, une sébile pleine de pièces d'or.

Le récit des malheurs de la dame l'avait tellement ému, qu'il lui dit :

— Tenez, madame, voici de l'or dans cette sébile ; je vais tourner la tête et vous prendrez ce qu'il vous faut ; je n'aurais jamais le courage de vous le donner moi-même ! Mais faites vite !

N'est-ce pas que le cœur humain a des mystères insondables ?

Un volontaire, appartenant à la cavalerie, a fait accroire à son père que chacun est forcé de fournir son cheval, et le papa a envoyé la somme demandée.

Ayant appris le succès de cette carotte, un autre volontaire engagé dans l'artillerie, a écrit à son tour à l'auteur de ses jours, qu'on est tenu de fournir son canon ; et le second papa s'est également exécuté.

Mais, voyant dernièrement un canon Krupp en acier, de gros calibre, il en demande le prix :

— Cent mille francs, lui fut-il répondu.

— Cent mille francs ! dit-il à sa femme. Quel bonheur que notre Alfred ne soit pas dans cette batterie-là !

Un petit employé qui veut obtenir une faveur d'un grand personnage horriblement sourd, sollicite de lui une audience, et dès les premiers mots, lui crie assez fort :

— Je vois avec plaisir, monsieur, que votre surdité a presque entièrement disparu.

A quoi le sourd, qui n'a pas entendu un traître mot, tend de nouveau l'oreille, et écoute de son mieux.

L'employé hurle une seconde fois :

— Je vois avec plaisir, monsieur, etc.

Le grand personnage n'entend pas davantage ; il passe un papier au solliciteur et l'invite à y mentionner ce qu'il a à lui dire.

Celui-ci hésite un instant, puis, résolument, écrit la fameuse phrase :

« Je vois avec plaisir, monsieur, que votre surdité a presque entièrement disparu. »

Le sourd prend le papier, le lit, et comme il n'est pas de si grosse flatterie qui ne réussisse, il répond en souriant :

— Effectivement !

Le secret de Bernard.

Je viens, camarade, te demander un service.

C'est tout un roman... mais qui ne sera pas long. Rassure-toi. Il tiendra dans quelques pages.

Tu me connais, cher maître. N'étions-nous pas internes à l'hôpital de Rouen. Là, se sont bornées mes études officielles, et, tandis que tu devenais à Paris l'un des princes de la science, moi, simple officier de santé, fils de paysans, quelque peu paysan moi-même, je me suis contenté de n'être tout bonnement que le médecin de mon village.

Un beau village, par exemple, au bord de la mer, non loin d'Etretat. On m'y prodigue le titre de docteur, et mes vieux parents étaient fiers de monsieur leur fils.

Ils m'ont laissé *de quoi*, comme on dit chez nous. De plus, une bonne vieille maison normande, avec sa verte cour plantée de pommiers.

La chasse et la pêche, mon bateau, ma cariole, mon cheval, mes chiens, mes malades, mes administrés, — car je suis le maire de la commune, — en faut-il davantage pour remplir la vie rustique et même un peu sauvage d'un vieux garçon, heureux et jaloux de son indépendance. *Aurea mediocritas !*

Survint la guerre de 1870. Nous avions au Havre tout un corps d'armée qui ne se battait guère, mais qui, parfois, cependant, risqua quelques escarmouches. L'une d'elle eut lieu dans nos environs. J'avais entendu la fusillade. On me rapporta un blessé, un pauvre moblot, évanoui, mourant. Je parvins à le ranimer. Quand ses paupières se rouvrirent, la tristesse de son regard m'émut le cœur. Il eut ce premier cri de tous les grands effrois : ma mère ! Puis avec des larmes dans les yeux, avec un accent plein d'angoisses, un nom de femme lui vint aux lèvres : Juliette !... Juliette !... Et, sans avoir pu s'expliquer davantage, il expira.

Deux lettres furent trouvées dans sa capote ; l'une à lui adressée : Bernard Kerven ; l'autre écrite par lui, dont l'enveloppe encore non cachetée portait cette suscription : Mlle Juliette, rue ***, à Paris.